

“ Vaste et évident, il n’y a pas de sainteté. ”

Pierre Dôkan Crépon

Le mondo entre Bodhidharma et l’empereur Wu est un élément central de l’histoire du zen qui est connu de tous les pratiquants du zen. Constitué de quelques questions-réponses, il contient des expressions – *Mukudoku*, *Kakunen mushô* – passées à la postérité. Cet article présente l’ensemble du mondo à partir de la version originale chinoise.

D’un point de vue historique, l’empereur Wu de la dynastie des Liang a régné de 502 à 550. C’était un fervent défenseur et propagateur du bouddhisme. Bodhidharma, le 28^e patriarche indien et le premier patriarche chinois, aurait vécu et enseigné en Chine vers cette époque. En fait, le personnage de Bodhidharma est en partie légendaire : les premières relations de son existence remontent vers l’an 600, plusieurs histoires ont circulé au cours des siècles et sa légende est fixée seulement vers l’an 1000. Pour ce qui est de ce mondo, c’est vers l’an 900-950 qu’apparaissent, semble-t-il, les premières mentions, c’est-à-dire quatre cents ans après cette supposée rencontre. Je dis « semble-t-il » car on trouve des références différentes selon les historiens que l’on consulte (cela prouve au passage que les études académiques sur le zen doivent être prises elles aussi d’un point de vue relatif).

Quoi qu’il en soit, étant donné cette période de quatre cents ans, le caractère historique de ce mondo n’est pas établi. D’ailleurs, les premières relations de

Bodhidharma n’en font pas mention et ce n’est que par la suite qu’il a acquis son statut de mondo fondateur. Dans l’*Hegikan Roku*, le « Recueil de la Falaise verte », le premier grand recueil de koans de l’école Rinzai, le cas numéro 1 concerne ce mondo. Dans le *Shôyô Roku* qui est un recueil de koans de maître Wanshi de l’école Sôtô, c’est le cas numéro 2. Il est relaté dans la deuxième partie du fascicule « Gyôji » du *Shôbôgenzô* de maître Dôgen. Il est présenté en bonne place dans le premier ouvrage occidental sur le zen, les *Essais sur le bouddhisme zen* de Daisetz Suzuki et dans bon nombre d’ouvrages d’introduction au zen.

Voici la version chinoise :

1. 「朕自登九五已來。度人造寺。寫經造像。有何功德。」
2. 師曰「無功德。」
3. 帝曰「何以無功德」
4. 師曰「此是人天小果。有漏之因。如影隨形。雖有善因。非是實相。」
5. 武帝問「如何是實功德。」
6. 師曰「淨智妙圓。體自空寂。」如是功德。不以世求。」
7. 爾時武帝問「如何是聖諦第一義。」
8. 師曰「廓然無聖。」
9. 帝曰「對朕者誰。」
10. 師曰「不識。」

Prenons maintenant la traduction phrase par phrase, et caractère par caractère quand cela est nécessaire. (La traduction intégrale est donnée p. 48.)

Première phrase

朕自登九五已來。Moi l'empereur, j'ai élevé, permis, favorisé d'innombrables

度人 : ordinations de moine (litt. « faire passer (l'océan de l'existence) des hommes »)

造寺 : constructions de temples

寫經 : écriture de sutras

造像 : constructions de statues

有何功德 : j'ai quel mérite ?

Moi, l'empereur, j'ai déjà permis l'ordination d'innombrables moines, j'ai fait construire de nombreux temples, recopier des sutras, élever des statues, quels sont mes mérites ?

Deuxième phrase

Le maître dit (師曰) :

無 : il n'y a pas, aucun ; 功德 : mérite

Aucun mérite. (Mukudoku)

Le début du monde tourne donc autour du « mérite », qui est une notion fondamentale dans le bouddhisme, que ce soit dans le bouddhisme ancien ou le Mahayana. Pour les laïcs, les mérites karmiques obtenus par la pratique de l'aumône, de la récitation des sutras, etc., permettent une meilleure renaissance dans une vie future. Dans le bouddhisme ancien, l'idéal est celui de l'*arhat*, que l'on traduit parfois par « saint » mais qui se traduit également par « méritant » : l'accession à cet état d'*arhat* est le fruit de sa pratique, de son ascèse. La carrière du bodhisattva du Mahayana est également une accumulation de mérites qui est dédié au salut de tous les êtres. L'aspect compassionnel s'illustre par le transfert des mérites.

Les caractères chinois 功德 choisis pour traduire cette notion (*punya* ou *guna* en sanscrit)

sont des également porteurs de sens dans la pensée chinoise et donnent de l'épaisseur au terme : 功 *ku* en japonais se lit *kung* en chinois qui veut dire l'effet, l'œuvre, le mérite et se retrouve dans « kung-fu », l'habileté, la pratique ingénieuse.

德 *doku* en japonais se lit *te* en chinois ; c'est la notion capitale de « vertu », terme que l'on retrouve par exemple dans le titre de *Tao te king*, le « Livre de la Voie et de la Vertu ».

Compte tenu du sens de cette notion de mérite, et de la position de l'empereur, la réponse de Bodhidharma est évidemment très forte. Elle est souvent citée pour représenter la radicalité du zen. Dans la suite du dialogue, Bodhidharma donne une explication plus détaillée qui complète cette répartie. Toutefois, on peut déjà pointer une interprétation abusive, que l'on constate de nos jours comme à des époques anciennes, qui consiste à comprendre que, puisqu'il n'y a aucun mérite à construire des pagodes, des temples, traduire ou lire des sutras, faire des statues, cela ne sert à rien, il n'est pas besoin de construire des temples, traduire, etc. Dôgen, dans le fascicule « Hotsu bodai shin » du *Shôbôgenzô*, reprend le sermon qu'il prononça à l'occasion de l'achèvement du temple de Eihei-ji et qui s'adressait aux laïcs et aux personnes qui avaient participé à la construction du temple ; il y explique au contraire que construire le temple, construire la pagode, élever les statues sont l'expression même de la vie de Bouddha.

Troisième phrase

L'empereur dit (帝曰) :

何以 : pourquoi ; 無功德 : aucun mérite.

Pourquoi n'y a-t-il aucun mérite ?

Quatrième phrase

Le maître dit :

此是人天小果 : ceci est un petit fruit de

rétribution (果) des hommes et des divinités ;
有漏之因 : il y a cause d'illusions (漏, souillures, passions, écoulements) ;

如影隨形 : comme l'ombre (影) suit la forme (形) ;

雖有善因 : néanmoins il y a cause de bien (善, bien, bon, vertueux) – ce morceau de phrase est souvent omis dans les traductions que j'ai consultées, pourtant il indique que Bodhidharma ne nie pas l'aspect bénéfique des actions méritoires de l'empereur ;

非是實相 : ce n'est pas (非, le *hi* de « hishi-ryo », ce n'est pas de l'ordre de, au-delà) est l'aspect réel (實相).

Cela (ce qu'a réalisé l'empereur) ne produit qu'un fruit de rétribution du domaine des hommes et des divinités et engendre des illusions comme l'ombre suit la forme. Néanmoins il y a cause de bien mais ce n'est pas de l'ordre de l'aspect réel.

Cinquième phrase

L'empereur dit :
如何是實功德 : Alors, quel est le mérite authentique ?

Sixième phrase

Le maître dit :
淨 : pure (comme dans la « Terre pure »)
智 : sagesse, connaissance (*jnana* en sanscrit)
妙 : merveilleuse, subtile
圓 : rond, parfait, complet (comme dans la « doctrine complète »)
La pure sagesse est merveilleuse et parfaite,

體 : le corps ; 自 : lui-même ; 空 : vacuité (kû) ; 寂 : calme, tranquille
Le corps lui-même est calme et sans substance

如是功德 : *ainsi est le mérite*

不 : ce n'est pas ; 以 : au moyen ; 世 : monde ; 求 : chercher.

Il n'est pas à chercher dans le monde.

C'est la pure sagesse merveilleuse et parfaite. Le corps lui-même est sans substance et calme. Ainsi est le mérite, il n'est pas à chercher dans le monde.

Bodhidharma répond sur un autre plan que l'intention de l'empereur qui cherche des mérites mondains. C'est pareil pour nous. Quand nous pratiquons, souvent nous le faisons pour rechercher des mérites mondains. Tout l'enjeu est de passer d'une pratique du zen qui soit une pratique d'acquisition (comme une pratique de développement personnel) à une pratique qui soit simplement l'expression de la vie de Bouddha, une pratique réellement religieuse.

Septième phrase

L'empereur dit :
如何是 : ainsi quelle est

聖 : sainte, sage, la vie sainte, le mot sanscrit est *arya*, qui est employé dans toute la terminologie bouddhique, « le fruit d'une vie sainte ».

諦 : vérité, le terme bouddhique utilisé dans les « Quatre Nobles Vérités »

第一 : premier

義 : le sens, la signification

Quel est le sens fondamental de la vérité sainte ? (Ou : quelle est la plus haute vérité sainte ? quelle est la signification des Nobles Vérités ?).

La question ne porte pas sur la question du sacré, telle qu'elle est conçue dans le domaine chrétien ou dans l'approche de l'anthropologie de la religion, c'est une question qui porte sur la doctrine bouddhique.

Huitième phrase

(Il s'agit de la fameuse réplique de Bodhidharma : *Kakunen mushô*)

Le maître dit :

廓 : *kaku*, vaste, grand, s'étendre, il a également la notion de vide mais dans le sens de désert, et n'a en tout cas rien à voir avec la notion de vacuité (空, *kû*) (*kaku* est le caractère 2908 du dictionnaire Ricci).

然 : *nen*, être ainsi, oui, assurément, évident. Le n° 2409 du Ricci.

無 : *mu*, il n'y a pas

聖 : *shô*, le même caractère que dans la question, la sainteté, en référence aux vérités saintes du bouddhisme.

Vaste et évident, il n'y a pas de sainteté (ou : il n'y a pas de vérité sainte).

Cette expression de *kakunen mushô* est devenue une expression forte de la tradition du zen qui a traversé les siècles. En français, elle a été traduite de plusieurs manières et l'une d'entre elles est souvent utilisée : « Un vide insondable et rien de sacré. » Pourquoi cette traduction ? Il semble que l'origine en soit la traduction de Daisetz Suzuki dans ses *Essais sur le bouddhisme zen* : « *vast emptiness and nothing holy in it* », « un vaste vide, et rien de saint dedans ». À sa suite l'historien allemand Heinrich Dumoulin a repris une formule du même type qui a donné, dans la traduction anglaise de son ouvrage sur l'histoire du zen, « *vast emptiness, nothing sacred* », « un vaste vide et rien de sacré ». De nombreux vulgarisateurs – et des enseignants – ont repris cette formule qui a pris le pas sur les autres. (En anglais, la formule équivalente semble être : « *vast emptiness, no holiness* ».)

Pourtant, on trouve d'autres traductions. Par exemple Frédéric Girard, un japonologue réputé en France, traduit par « en toute clarté, point de sainteté ». Maryse et Masumi

Shibata traduisent « elle est vaste et sans sainteté ». Gudo Nishijima, l'un des traducteurs du *Shôbôgenzô* traduit par « *it is glaringly evident, and without anything sacred* », « c'est manifestement évident et sans rien de sacré ». Taizan Maezumi propose « *vast and clear, no holiness* », « vaste et clair (ou évident), pas de sainteté ». Dans ses commentaires de *Gyoji*, Taisen Deshimaru propose : « vacant, au-delà de la sainteté ». Ces dernières propositions de traductions sont toutes assez proches, et du même type que celle que je propose, et rejoignent la traduction littérale de chaque caractère.

Finalement, c'est l'expression « vide insondable, rien de sacré » qui en semble la plus éloignée, sans compter que l'association des mots « vide insondable » ne veut rien dire. Pourquoi un tel succès ? Sans doute parce qu'elle « sonne bien » et est facile à retenir. Sans doute aussi parce qu'elle véhicule une idéologie qui a séduit les intellectuels et artistes occidentaux qui ont été les premiers à s'intéresser au zen au milieu du XX^e siècle. Dans ces milieux avant-gardistes qui rejetaient la tradition et préconisaient la déconstruction des formes établies (notamment artistiques, picturales ou littéraires), l'idée de « vide » et de la « négation du sacré », qui impliquait une illusion de liberté associée à une recherche d'absolu, cette idée rejoignait

La question du monde

ne tourne pas autour

de l'existence du sacré mais

de la signification des vérités

saintes du bouddhisme.

leurs aspirations. C'est ainsi que l'idéologie du zen du professeur Daisetz Suzuki – qui était loin de la réalité de la tradition zen, et dont il serait intéressant de mieux la cerner pour en mesurer l'influence – en touchant ces artistes en révolte a permis d'un côté une première introduction du zen en Occident, mais d'un autre côté a véhiculé des erreurs d'interprétation qui se perpétuent.

La question du monde ne tourne pas autour de l'existence du sacré mais de la signification des vérités saintes du bouddhisme. Une vérité sainte, c'est la définition même du dogme. Le « pas de sainteté » de Bodhidharma pourrait se traduire par « pas de dogme ». C'est le travers des enseignements spirituels de pouvoir être compris de façon dogmatique, en solidifiant ce qui est par nature fluide. Dans son désir de bien faire, de bien suivre les enseignements de l'Éveillé, l'empereur est emprisonné dans ses actions méritoires et les vérités saintes sont devenues pour lui un dogme, un obstacle. Par sa réponse, Bodhidharma veut dissoudre

*Souvent, dans notre tradition,
des enseignements semblent
obscur et déroutants,
simplement parce que la
traduction n'est pas complète
et qu'il nous manque des
références culturelles pour
en saisir la signification.*

l'obstacle et montrer que tout est vaste, clair et évident. Il semble que sur le moment l'empereur n'ait pas compris. Vient alors le dernier échange.

Neuvième et dixième phrase

L'empereur dit :

對朕者誰 : Qui est celui en face de moi ?

Daruma dit :

不 : *fu*, négation.

識 : *shiki*, qui est la traduction du sanscrit *vinaya* qui signifie « conscience, connaissance, organe psychique, intellect ».

On traduit généralement cette réplique, *fu shiki*, par : « Je ne sais pas ». Maître Deshimaru traduisait parfois par « non-conscience », qui est plus proche du sens littéral des caractères. Contentons-nous de la réponse classique mais en comprenant que ce n'est pas un banal « je ne sais pas », que l'expression a un sens bouddhique, que c'est un insondable « je ne sais pas ».

Qui est en face de moi ?

Je ne sais pas.

Conclusion

La question de traduction posée dans cet article ne renvoie pas à un vain débat entre spécialistes. Le sens change selon la traduction adoptée, et celle-ci reflète et induit une certaine compréhension du zen. En tout cas il me semble que nous devons rester perspicaces vis-à-vis des enseignements, surtout quand il s'agit de traductions. Souvent, dans notre tradition, des enseignements (mondos, poèmes, koans, etc.) semblent obscurs et déroutants, simplement parce que la traduction n'est pas complète et qu'il nous manque des références culturelles pour en saisir la signification. Dôgen, confronté à la même situation, encourageait déjà ses disciples à étudier la pratique.

L'empereur :
– Moi, l'empereur, j'ai déjà permis l'ordination d'innombrables moines,
j'ai fait construire de nombreux temples, recopier des sutras,
élever des statues, quels sont mes mérites ?

Bodhidharma :
– Aucun mérite.

L'empereur :
– Pourquoi n'y a-t-il aucun mérite ?

Bodhidharma :
– Cela ne produit qu'un fruit de rétribution du domaine des hommes
et des divinités et engendre des illusions comme l'ombre suit la forme.
Néanmoins il y a cause de bien mais ce n'est pas de l'ordre
de l'aspect réel.

L'empereur :
– Alors, quel est le mérite authentique ?

Bodhidharma :
– C'est la pure sagesse merveilleuse et parfaite. Le corps lui-même
est sans substance et calme. Ainsi est le mérite,
il n'est pas à chercher dans le monde.

L'empereur :
– Quel est le sens fondamental de la vérité sainte ?

Bodhidharma :
– Vaste et évident, il n'y a pas de sainteté.

L'empereur :
– Qui est en face de moi ?

Bodhidharma :
– Je ne sais pas.